

Abel Hériard du Breuil, poète et prosateur

Table des matières

ABEL HÉRIARD DU BREUIL, POÈTE ET PROSATEUR.....	1
LE MONDAIN BORDELAIS ET DU SUD-OUEST.....	2
15 Novembre 1908.....	2
A la gloire des Chrysanthèmes (A propos de l'exposition du centenaire).....	2
17 Janvier 1909.....	2
Le Gouffre et la ville.....	2
L'aumône et la prière.....	3
18 Avril 1909.....	4
Soir d'Avril (A Madame Julien CALVÉ).....	4
25 Avril 1909.....	5
Renouveau (A Melle Blanche B...).....	5
3 Octobre 1909.....	6
La voix des arbres (A. madame W B.) daté du 23 Août 1909.....	6
20 Mars 1910.....	7
Aube des montagnes (A mon ami, M.J.C.).....	7
3 Avril 1910.....	7
Aviation (Aux poètes bordelais et Gascons).....	7
22 Mai 1910.....	8
Le nommé Printemps - poème du 19 Mai 1910.....	8
26 Juin 1910.....	9
Les cygnes - poème du 8 juin 1910 dédié à Monsieur J.-P.B.....	9
Lys des Dunes dédié à Madame J.C.....	9
12 Mai 1912.....	9
La lutte.....	9
14 Février 1913.....	10
Plaies Mondiales.....	10
4 Octobre 1913.....	11
Les pigeons du Palais-Gallien.....	11
11 Avril 1914.....	11
Pâques d'Avril.....	11
LA LECTURE FRANÇAISE.....	12
Thèmes développés.....	12
Stances automnales.....	13

Abel Hériard-Dubreuil a été président de Société des poètes et prosateurs de Bordeaux et du Sud-Ouest entre 1912 et 1913.

A ce titre il a organisé un tournoi littéraire dans la ville de Bagnère de Bigorre en Juillet 1912 où il a cotoyé en tant que membre du jury, divers critiques littéraires mais également Jean Balde de la Société des poètes français Henri René Lafon de la Sociétés des poètes girondins du SO et Louis Gendreau qui lui succédera en 1913, rédacteur en chef de la revue « La Lecture Française ».

Dans le cadre de l'exposition des femmes artistes organisé en Décembre 1912, certains de ses poèmes ont été lus ainsi que ceux de Louis Geandreau, Louis Micé et Jean de la Rocca.

Abel Hériard-Dubreuil a également fait des conférences. Le 14 Février 1913, dans l'amphithéâtre de l'Ecole professionnelle, rue Saint Sernin, il est intervenu pour présenter le poète Francis JAMES.

Le 30 Avril 1922, il fait une conférence lors d'une séance de la Société « Aquitania » sur le thème « La poésie en Aquitaine au temps des troubadours ». Le contenu de cette conférence est publié dans la Revue méridionale du 15 Juin 1922, p 574, disponible sur [Gallica](#).

En 1922, il publie à compte d'auteur une recueil de quatrains intitulé « Coups de Clairon ».

En 1936, il a participé au grand concours de bouts-rimés du Figaro. S'il ne remporte pas de prix, son nom est tout de même cité dans le Figaro littéraire du samedi 22 février.

Mais la plupart de ses publications se font dans l'hebdomadaire « Le mondain bordelais et du Sud-Ouest »

Le mondain bordelais et du Sud-Ouest



Les poèmes parus dans le Mondain sont signés **Abel de la Hutte**.

15 Novembre 1908

A la gloire des Chrysanthèmes (A propos de l'exposition du centenaire)

Quand l'automne jaunit la frondaison de l'arbre
Que le Soleil tardif dore de son rayon,
Quand les champs dépouillés prennent des tons de marbre
Où le soc du labour sculptera le sillon ;

Lorsque dans les bosquets les feuilles une à une
Tombent, couvrant le sol d'un tapis fauve ou blond,
Lorsqu'à travers les bois où pénètre la lune
On voit l'ombre former un spectre noir et long ;

Lorsque tout semble en deuil et que dans la nature
Les fleurs ont remisé palettes et couleurs,
Laissant le gazon seul étendre sa verdure
Que la fraîcheur des nuits vient inonder de pleurs ;

Tu parais pour fixer nos regards à tes charmes ,
Plante de l'orient qui nous vint sur les mers,
Arrivant jusqu'à nous pour étancher les larmes
Et rendre à nos amours les regrets moins amers.

On dit que sur ton front les yeux d'une Princesse
Tombèrent, douloureux pour la première fois,
Et que depuis ce temps ce regard de tristesse
T'a donné de nous plaindre et nous plaire à la fois.

Si bien que te voyant revenir avec peine
Nous t'aimons cependant car les couleurs de deuil
Charmèrent dès l'abord la Princesse lointaine,
Qui vint les éclairer des rayons de son œil.

17 Janvier 1909

Le Gouffre et la ville

Charybde, soupirail ouvert sur les enfers,
Entonnoir redouté célèbre dans l'histoire,
Qui n'a jamais cherché qu'un seul titre de gloire ;
Être l'effroi du monde et la terreur des mers !

Messine, qui longtemps eut des maîtres divers,
Que chassa tour à tour le sort de la Victoire,
Sise au milieu des fruits , sous un ciel de Natoire
Où la fleur d'oranger ne connaît pas d'hivers !

Le gouffre et la cité vécutent côte à côte,
Pour perdre ou pour sauver les marins de la côte,
Redoublant tous les deux et d'audace et d'efforts.

Enfin contre le port dressant des flots de haine
Le gouffre disparut dans sa rage inhumaine
De vouloir d'un seul coup, trop se gorger de morts.

L'aumône et la prière

Donner, c'est secourir notre humaine misère,
Donner, c'est relever et le corps et les cœurs,
Donner, c'est faire une âme avec deux âmes sœurs,
Donner, c'est apporter un peu du ciel sur terre.

Prier, c'est parcourir l'espace et l'atmosphère,
Prier, c'est envoyer des baumes aux douleurs,
Prier, sans le savoir, c'est essuyer les pleurs,
Prier, c'est rapprocher tous les points de la sphère.

Prières et bienfaits se tenant par la main,
Vers les cités en deuil referont le chemin,
Tant que vivants et morts auront besoin d'aumône.

Et tant que les malheurs fondront sur leurs sujets.
Prodiguant leurs secours, leur amour, leurs projets,
Les reines et les rois descendront de leur trône.

18 Avril 1909

Soir d'Avril (A Madame Julien CALVÉ)

Je suis venu ce soir m'accouder aux balustres,
Près des rostres, non loin de deux hommes illustres,
Qui sur leurs piédestaux, rêvent du temps passé.
Ils semblent écouter le murmure effacé,
Comme le bruit lointain des foules disparues
Qui marchèrent jadis en sillonnant les rues
De la Grande Cité qui s'agite autour d'eux...
Et les arbres sans fleurs les encadrent tous deux,
Car l'avril au début n'a de sa chaude haleine,
Ranimé qu'à moitié quelques bourgeons à peine.
Il fait lourd, au midi des nuages rosés
Reflètent du couchant les rayons tamisés.
Et le fleuve à mes pieds roule une onde laiteuse
Qu'éclaire mollement une lueur douteuse.
Au loin sur le ciel gris un long panache noir
Part d'un tuyau d'usine et flotte dans e soir,
Tandis que sous mes yeux et sur les quais sonores
Glissent des chars pesants chargés d'amples amphores,
Où des chevaux massifs ont pour se soutenir
L'espoir d'un prompt repos, car le jour va finir.
C'est l'heure où l'ouvrier regagne sa demeure,
Où le labeur finit, où la tâche demeure,
Où l'œuvre commencée attend le lendemain,
Où chacun se disperse en se serrant la main,
Où, fuyant le comptoir, on bannit toute affaire...
Une tiède vapeur plane dans l'atmosphère,
Et les brouillards fumeux par le fleuve portés,
Enveloppent Lormont de leurs coussins ouatés ;
Tandis qu'au loin, la-bas, plus loin que la colline,
Plus loin que ce qu'on voit, ou ce que l'on devine,
Ayant rempli sa tâche, un globe incandescent
Majestueusement dans l'infini descend.

Bordeaux, 5 avril 1909

25 Avril 1909

Renouveau (A Melle Blanche B...)

Le printemps s'élance,
L'hiver plein de transe,
Tombe en défaillance,
Et s'évanouit.
Le soleil éclate,
L'arbre se dilate,
Le bourgeon s'épate,
Tout s'épanouit.

L'oisillon gazouille,
Et de la grenouille,
Qui dans l'étang grouille,
On entend la voix.
Mille insectes, crient,
Peuplant la pairie,
Récemment fleurie,
De leurs chants sournois.

La ville se vide,
Car à toute bride,
Chacun se décide,
A fuir en auto.
On change de place,
On brûle l'espace,
Puis comme on se lasse,
On revient bientôt.

Alors c'est la course,
Suprême ressource,
Pour vider la bourse,
Du gai citadin ;
Puis c'est la toilette,
Où mainte coquette,
Porte sur la tête,
Un petit jardin.

Les fleurs et les belles,
ont des étincelles,
Qui luttent entre elles,
A qui brillera,
Et dans sa parure,
Chacun se mesure,
Comme sous l'armure,
A qui régnera.

Bref tout refleurit,
Le froid dépérit.
Le rhume guérit,
la saison sourit,
Et la Muse rit

Bordeaux , 20 avril 1909

3 Octobre 1909

La voix des arbres (A. madame W B.) daté du 23 Août 1909

Le vent souffle dans les grands bois
Écoutez, c'est le vent du large,
Aux forêts il donne des voix
Les traversant au pas de charge.

Les pins le reçoivent d'abord
Avec une douce harmonie,
Qui semble un amoureux accord
Venu d'une mer infinie.

Puis les chênes majestueux
Se répondent d'une voix grave,
Dressant leur front présomptueux
En face du vent qui les brave.

Le platane au chant frémissant
Se courbe devant la rafale,
Tordant ses rameaux gémissants
Qui se dressent par intervalle.

L'ormeau, le ténor des forêts
Fait résonner d'une voix haute,
ses espoirs ou bien ses regrets
Aux oreilles du vent son hôte.

Le peuplier blanc frissonnant,
Harpe sonore éolienne,
Dans son feuillage résonnant
Semble composer une antienne¹.

En nous berçant le marronnier
invite à dormir sous l'ombrage ;
Comme le chant du nautonier²
Assis au port après l'orage.

Le châtaigner au chant discret,
Chuchote des mots dans ses branches,
Échangent-elles des secrets ?
Dis le nous, châtaigne penches.

Arbres de la région du sable,
On a de la pierre, ou du granit ;
Vous chantez le seul secourable
Celui qui sauve et qui bénit.

Dans la plaine ou sur la montagne
Vos chants sont entendus de lui,
Les vents ont sa voix pour compagne
Et son œil dans l'éclair reluit.

Chantez arbres encore
Vos cantiques délicieux,
Jusqu'à la nuit, depuis l'aurore
En chantant parlez nous des cieus.

¹**Antienne** : Répétition continue et lassante de quelque chose, refrain.

²Le **nautonier** est une personne qui conduit un navire ou une barque, un terme souvent utilisé dans un contexte littéraire comme pour désigner Charon, le passeur des âmes dans la mythologie grecque.

20 Mars 1910

Aube des montagnes (A mon ami, M.J.C.)

L'aurore de ses feux dorait les Pyrénées,
Et leurs sommets neigeux que rosait le soleil,
Dessinaient leurs contours lumineux, dont l'éveil,
De la terre et du jour paraient les hyménées.

Puis des vapeurs montaient par les gaves traînées,
Et la brume estompait le puissant appareil
Du pic audacieux, gigantesque et pareille
A la tour dont Paris fixa les destinées.

Pourtant de l'orient apportant les splendeurs ,
Et des Confins du monde amenant les grandeurs,
La lumière avançait ainsi qu'une déesse.

Tandis que l'horizon devenait incertain,
Et bientôt se couvrait de mousseline épaisse,
Voilant d'un rideau blanc les noces du matin.

3 Avril 1910

Aviation (Aux poètes bordelais et Gascons)

J'ai suivi sur les flots le vol ,de la mouette,
De son regard, sondant la profondeur des mers ;
Vers le poisson d'argent qu'avide elle souhaite,
S'abaissant, se penchant, puis partant dans les airs.

J'ai suivi près du sol, le vol de l'hirondelle,
Courant après l'insecte onduleux en jouant,
Ou croisant dans l'azur ses sœurs à tire d'aile,
Nouant mille circuits ou bien les dénouant.

J'ai suivi dans les bois le vol de la mésange,
Éclairant les taillis de son corps jaune et bleu,
Et du Dieu des forêts célébrant la louange,
Par son cri, ses couleurs, son allure et son jeu.

J'ai suivi sur les champs le vol de l'alouette,
Chantant gaîment son hymne au soleil radieux.
Puis revenant au sol dans une pirouette,
Ou s'élançant par bonds cadencés vers les cieux.

J'ai suivi sur les monts le vol puissant de l'aigle,
Dominant les sommets abrupts et rocailleux,
Et, du pouvoir des yeux dépassant toute règle,
Fixant l'astre du jour sur les pics montagneux.

Et je songeais à vous, Poètes de tous âges,
Qui sous nos cieux aimés avez pris votre essor.
Ah ! Montez et planez en de savants virages !
Plus haut que notre sol Dieu fixa votre sort.

Parcourez les bosquets, les champs et les montagnes,
D'en haut, suivez les bords de la côte d'argent ;
Voyez blanchir la ville ou verdier la campagne,
Que rien ne puisse fuir votre regard plongeant !

Dans le ciel azuré comme au sein de l'orage,
A travers la tourmente ou dans le calme éther,
Rasant les verts guérets¹ ou fendant le nuage,
Ouvrez vos ailes d'or, ô vous les rois de l'air.

22 Mai 1910

Le nommé Printemps - poème du 19 Mai 1910

Il est, nous dit-on, revenu,
Mais, grand Dieu qu'il se fit attendre !
Ce fût un printemps biscornu,
Point du tout empressé, ni tendre.

Un printemps chamarré d'hiver,
Un amateur de lune rousse,
Mettant ses amis à l'envers
Et privant de ses fleurs la mousse.

Au point que chacun se disait :
Qu'est-il devenu le beau sire ?
Celui qui jadis séduisait,
Tous les amateurs de la lyre ?

Ce n'est certes pas cet intrus,
Qui nous arrive droit du pôle.
Chassons ce printemps malotru,
En le prenant par chaque épaule.

Qu'il aille apprendre le bouton,
Se former aux bonnes manières,
Sinon chez la vieille Alecton¹
Il recevra les étrivières².

Aurait-il voulu par hasard,
En ce temps de fumisterie,
Manifester par un pétard,
Son amour de la rosserie ?

Ou bien serait-il amoureux,
Des blonds cheveux de la comète.
L'aurait-elle rendu fiévreux,
A ce point d'en perdre la tête ?

A-t-il malencontreux désir,
Voulu mêler la politique,
A ce qu'autrefois à loisir,
Il accomplissait d'esthétique ?

Ou bien, jaloux de Chanteclerc³,
Voulait-il empêcher de pondre
La poule, autrement qu'en œuf clair,
Et faire d'elle une hypocondre⁴.

Ah ! Quel malhonnête printemps,
Qu'il a déchu dans notre estime,
Et qui lui faudra donc de temps,
Pour remonter jusqu'à la cîme,

Où jadis Ronsard, du Bellay,
Baïf, Belleau, (bref la pléiade),

¹Un **guéret** est une terre labourée mais non ensemencée, souvent laissée en jachère pour reposer avant les semailles. En poésie, il désigne aussi les terres cultivables en général.

²**Alecton**, une des furies de la mythologie : elle ne laisse aux criminels aucun repos ; elle les tourmente sans relâche. Odieuse à Pluton même, elle ne respire que la vengeance, et il n'est point de forme qu'elle n'emprunte pour trahir ou satisfaire sa rage. Elle est représentée armée de vipères, de torches et de fouets, avec la chevelure entortillée de serpents.

³Étrivière : Courroie qui sert à porter les étriers. Recevoir les étrivières est synonyme de mauvais traitement.

⁴**Chanteclerc** est une pièce de théâtre en quatre actes d'Edmond Rostand créée en 1910. Sur une basse-cour règne un coq, Chanteclerc, si convaincu de son importance qu'il s'imagine, par son chant, faire se lever le soleil.

⁵**Hypocondre** : À prendre ici au sens l'hypocondriaque.

Lui construisirent un palais,
Digne d'une muse olympiade.

Qu'il ne recommence jamais,
Sa mauvaise plaisanterie ;
Ou bien, poète qui l'aimais,
Cesse-lui ta galanterie.

N'enlace plus des vers fleuris,
Pour lui tresser une couronne,
Et préfère à ce malappris
Le charme adouci de l'automne.

Que ta vieille admiration
Passe à cette saison dorée ;
Elle a plus d'éducation
Et jamais ne fut mijaurée

26 Juin 1910

Les cygnes - poème du 8 juin 1910 dédié à Monsieur J.-P.B

Les cygnes s'ébattaient lents et majestueux,
Plongeant parfois, toujours nageant, toujours flexibles ;
Ou bien se poursuivaient d'un regard irascible,
Hérissant leur plumage aux reflets somptueux.

Ils lavaient leur manteau candide et somptueux,
Et dans l'eau retournaient leurs corps insubmersibles.
Se tordant, ils prenaient des aspects indicibles,
Ainsi que des serpents aux anneaux sinueux.

L'air était suffoquant et si lourdes leurs ailes,
Qu'ils paraissaient vouloir se débarrasser d'elles,
Et les ouvrant, battaient éperdument leurs flancs.

Tandis que le grand lac constellé de leurs plumes,
Ainsi qu'un firmament parsemé d'astres blancs,
Roulait dans ses flots vers l'éclat de leurs costumes.

Lys des Dunes dédié à Madame J.C.

Non loin de l'Océan qui mugit et murmure.
Près des sables mouvants et des pins ténébreux,
Près des ruisseaux rouilleux et près des vallons creux,
Près du vent qui gémit chantant dans la ramure ;

Près de l'ajonc portant sa jaune panachure,
Près de joncs renaissants et des marais fiévreux,
Près du gourbet léger, frémissant, vaporeux,
Et près de l'immortelle à la senteur qui dure ;

Près du troupeau bêlant conduit par son berger,
Près du buisson qui bruit sous son souffle léger,
Près du gai serpolet dont la senteur remonte ;

Près du lièvre qui veille et du lézard qui dort,
Près de l'hiver qui baisse et de l'été qui monte ;
Sur un ciel bleu d'azur se détache un lys d'or.

12 Mai 1912

La lutte

L'hiver résiste durement
Et la nature,
N'ose pas aimer tendrement
A l'aventure

Elle arrête les fruits en fleurs
Prêtes d'éclorre,
Et prend peu à peu des couleurs
Pâles encore.

Le froid revient à tout moment,
Le chaud remonte,
Le printemps paraît tristement
Rougir de honte.

Du nord vient un souffle moqueur,
C'est la gelée,
Puis le midi souffle en vainqueur,
Mais c'est l'ondée.

L'oiseau voudrait bâtir son nid,
Sous la feuillée,
Que la ramure lui fournit
Ensoleillée.

Il chante appelant les amours,
Tout près de naître,
Annonçant trop tôt les beaux jours,
Sous ma fenêtre.

Et pourtant le ciel azuré
Semble propice ?
La nuit il fit zéro degré
Quel précipice !

Ainsi dans ce rude combat
Zéphyr et bise
Comme les lutteurs d'ici-bas
Cherchent la prise.

Ils s'enlacent sur les sommets
Et dans la plaine,
Dans les bois et sur les guérets
A perdre haleine.

Jusqu'au jour où le gai zéphyr
Dit à la bise :
Ma vieille, il faut pourtant finir
Je te la brise.

Puis la prenant à bras le corps
Vous la dépose,
Sur le dos puis la met dehors
Sans plus de pose.

14 Février 1913

Plaies Mondiales

Des fonctions à n'en plus finir,
Des engins à n'en plus fournir,
Des troupes à n'en plus nourrir,
Des emprunts à n'en plus sortir,
Voilà bien l'unique loisir
Du monde actuel, dont le désir,
Ne peut jamais rien assouvir,
De sa fringale de jouir,
D'honneurs, de luxe et de plaisir.

4 Octobre 1913

Les pigeons du Palais-Gallien

Hôtes contemporains d'un vétuste édifice !
Vous survolez Bordeaux du haut d'un monument
Dont le lierre en festons voile le dénuement,
Et vous vous blottissez dedans chaque orifice.

A ces murs oubliés vous rendez un office,
Et portés sur l'azur du fluide élément,
Vous seuls y dominez dans un règne clément
Que n'intéresse plus le moindre sacrifice.

Tantôt plongeant soudain du haut des ces arceaux
Ou bien les traversant ainsi que des cerceaux,
Gracieux vous allez de portique en portique.

Puis lorsqu'en voletant vous reposez sur eux
Vous n'y courtisez point de proconsul antique,
Car vos jeunes amours remplacent d'anciens jeux

11 Avril 1914

Pâques d'Avril

Avril a loin de lui chassé frimas et neige
Et les nids vont bientôt s'accrocher aux buissons,
La fauvette auprès d'eux redira sa chanson
Et le gai rossignol refera chaque arpège.

Désormais le soleil ramène le cortège
Des fleurs et des oiseaux et sublime échanton¹,
Verse aux bois des parfums qui donnent le frisson
Et répandent partout leur divin sortilège.

Tout renaît à la vie et tout sort du tombeau ;
La vigne reverdit et le cep est plus beau,
Il voudrait préparer la grappe la plus belle...

Pâques met ses œufs d'or dans le berceau des rois,
Et miracle nouveau de la saison nouvelle,
Suspend son fruit mystique à l'arbre de la croix.

¹Échanton : Personnage qui était chargé de servir à boire à la table d'un roi, d'un prince.

La lecture Française

La Lecture Française

Fondateur-Directeur :

Jean de VERVAL



Rédacteur en Chef :

L. GEANDREAU

La revue a été créée en 1906 par Jean de Verval¹.

Il y eu 3 rédacteurs en chef : Gaston de Lagarde jusqu'en Mai 1911, Guy Silvère en Juin-juillet 1911, puis Louis Gendreau² d'Août 1911 à Juillet 1914.

Abel Hériard Dubreuil collaborera à la revue de 1911 à 1913, en tenant la rubrique « **Propos, décors et Silhouettes** ».

Thèmes développés

1911 Août : Soulac primitif

1911 octobre : le vin de la comète

1911 novembre -décembre : la poésie de Fénelon

1912-janvier : autour du nouvel an

1912-Février-mars : la poésie de Fénelon

1912-Avril : Fable : l'âne de Buridan

1912-juin : hommage à André LAFON poète

1912-juillet -Août-Septembre : Henri IV

1912-October : une journée à Royan

1912-Novembre : poésie d'Abel : Stances automnales

1912-Décembre : événements bordelaises

1913-Février : chanson gasconne

1913-Mars : un visiteur inattendu – un lièvre au Jardin Public

1913-Juin : l'Atlantide

¹Jean de Verval est en réalité un pseudonyme utilisé par Marguerite Brian, également connue sous le nom de Mme Georges de Luze. Elle était poétesse et fondatrice de la revue *La Lecture française*

²Louis-Joseph Geandreau, né le 2 janvier 1885 à La Roche-Chalais et mort le 13 janvier 1915 à Crouy, est un poète et dramaturge français. Fils d'un horloger, il a grandi dans une famille modeste et a montré très tôt un talent pour l'écriture. Geandreau a fréquenté le lycée de Bordeaux et a travaillé aux PTT (Postes, Télégraphes et Téléphones) après ses études. Il a également collaboré à plusieurs revues et journaux, dont *Le Monde du Théâtre*, *Le Mondain*, et *La Lecture Française*, dont il est devenu rédacteur en chef entre 1911 et 1914.

Il a écrit 17 pièces de théâtre, dont certaines en collaboration avec le poète Léon Guillot de Saix, comme *Le Marquis de Carabas* ou *La Belle au cœur dormant*. Parmi ses œuvres les plus connues, on trouve *Le Ciel dans l'eau* (1918), *Jean de la Fontaine ou le Distrain volontaire* (1924), et *Narcisse* (1962).

Geandreau s'est engagé dans l'armée française pendant la Première Guerre mondiale. Il a été tué le 13 janvier 1915 par un officier allemand à Crouy, près de Soissons. Avant sa mort, il avait correspondu avec Edmond Rostand, qui admirait son talent et regrettait de ne pas l'avoir connu plus tôt.

Stances automnales

Automne aux cheveux d'or, ô saison charmeresse !
Que j'aime le déclin de ton soleil penchant,
Lorsque sur ton front pur il pose la caresse
D'un baiser, d'un sourire et d'un adieu touchant.

Tu n'as plus les ardeurs de la saison torride,
Tes fleurs ont des attraits discrets et pâissants,
Sur ta face le temps a posé quelque ride,
Et tes bois plus jaunis vont toujours vieillissant.

Pourquoi faut-il bientôt que rejoignant les villes
Je m'éloigne de vous, ô bosquets radieux !
Que j'aime à parcourir à pas lents et tranquilles,
Un volume à la main qui fait penser à Dieu ?

Ah ! Laissez-moi du moins vos souvenirs de fête,
La rayons de soleil qui jouaient dans vos ors,
La colonne où la mousse a grimpé jusqu'au faite
Et les mille couleurs nuançant vos décors.

Pourtant la nuit dernière advenait orageuse,
Secouant le feuillage au bruit tumultueux,
Et la mer aujourd'hui fut grondante et rageuse
Se brisant sur la rive en flots impétueux.

Mais qu'importe un instant d'outrageante rafale,
De cyclone emportant les feuilles de nos bois ?
La marche de l'automne en est plus triomphale.
Le cerf est bien plus grand lorsqu'il est aux abois.

Puis le calme renaît, ce n'est qu'une jonchées
Que les vents ont voulu semer sur le gazon,
Et la feuille de l'arbre aux branches arrachée
Ouvre des jours nouveaux au lointain horizon.

Ce soir le couchant rose éclaire la colline
Et les pins vaporeux de brume enveloppés,
Forment un écran sombre au soleil qui décline...
Plus haut les cieux d'azur sont de mauve estompés.

Je songe au deuil prochain de la nature entière,
Aux rameaux dépouillés secoués par le vent,
A cette fleur des morts qu'on porte au cimetière,
Au cyprès toujours verts, et triste, et survivant.

Je songe à la cognée abattant les futaies,
Aux chênes dont les corps tomberont sur le sol,
Aux dépouilles des troncs, à leurs béantes laies,
Aux corbeaux par milliers épaisissant leur vol.

L'aurore ce matin se lève caressante,
Posant au front des bois son humide baiser.
La jaune frondaison le reçoit rougissante
Avec des pleurs de joie aux reflets irisés.

Semblant, dans le mystère opaque de la brume,
Offrir au Tout-Puissant, comme un encens pieux,
Le parfum matinal de la terre qui fume,
Les ifs dévotement l'adressent vers les cieux.

Vos pétales flétris, déliquescences roses,

Abel de la Hutte

Dont la tige s'abreuve aux vases de cristal,
Pendant vers le sommeil et suprême fatal.

O matins automnaux ! J'aime vos derniers charmes
Qui bercent consolants nos humaines douleurs.
Comme nous vous avez parfois le don des larmes,
Et vos pleurs bien souvent se mêlent à nos pleurs

Octobre 1912

Abel de la Hutte